

I.-PARTIE THEORIQUE.

—
PRINCIPES DE LITTÉRATURE.
—

III.-PARTIE.

Disposition.

La disposition ou plan consiste à distribuer avec ordre les pensées qui entrent dans une composition littéraire.

Il s'agit de reconnaître la mesure, l'importance, la valeur, la longueur des divers éléments dont se compose une œuvre, de présenter les diverses parties fournies par l'invention, d'une façon progressive, enchaînée, logique, intéressante, fructueuse.

* * *

La nécessité du plan se fonde sur ce que la disposition complète l'invention et prépare l'élocution.

En effet, elle *achève* l'invention qui, sans elle, reste imparfaite; chaque pensée a une valeur relative qui lui vient de la place qu'elle reçoit, des rapports qu'elle contracte avec les idées qui l'entourent. Si l'ordre est absent, les pensées ressemblent à des pierres admirablement taillées, attendant leur place et leur destination dans l'édifice.

Le plan *prépare* l'élocution, la soutient, la dirige, en règle le mouvement et la soumet à des lois. C'est faute de plan que l'écrivain se trouve embarrassé, semblable à un architecte, à un ouvrier qui voudrait construire avec des matériaux qui ne seraient pas classés.

Trop souvent les élèves se dispensent de tracer un plan, sous prétexte de gagner du temps ou par nonchalance d'esprit. Mais ils ne tardent pas à s'apercevoir, à mesure qu'ils écrivent, qu'ils ont fait un très regrettable calcul: hésitations, arrêts, lenteur, décousu, aridité, tous les obstacles se dressent à la fois, et ils laissent leur devoir inachevé ou le livrent en haillons.

Le trop célèbre Gœthe ne cessait de signaler l'importance de la disposition: "Tout dépend du plan," répétait-il souvent.

L'étude des chefs-d'œuvre, dans toutes les littératures, donne amplement raison. On sait le mot de Racine : " Mon plan est fait, ma tragédie est finie ! "

*
*
*

La disposition embrasse deux choses : l'ensemble et les détails : de là des conseils généraux et des conseils particuliers ; nous désignons le travail d'ensemble sous le titre de **plan** et le travail des détails sous celui de **développement**—(que nous réservons pour le prochain numéro de la "Revue").

I.—PLAN.

Les éléments d'un plan sont : une *idée mère*, des idées *principales*, des idées *secondaires*.

Quand l'invention a fourni sans ordre la somme des matériaux, il faut *éliminer* ceux qui sont inutiles et *classifier* ceux qui doivent servir. Ces deux opérations se font simultanément, au moyen de la réflexion et du raisonnement.

Comment discerner ce qui est superflu ? —Voici un procédé : On considère attentivement le **sujet** que l'on doit traiter et les **idées principales** qu'il suggère logiquement : " Il suffit de comparer avec ces idées principales les idées *secondaires* !! Si celles-ci en sont des parties, des preuves, des conséquences, il faut les conserver ; sinon, il faut les rejeter : le reste appartiendra nécessairement au sujet.

Comment procéder à la classification ?—En suivant les conditions d'un bon plan.

*
*
*

Ces conditions ou qualités d'un bon plan sont : l'*unité* du sujet et la *gradation* des idées.

I.—L'**unité** consiste à mettre en évidence et en lumière une **idée dominante**, laquelle est énoncée dans le titre même de la composition.

Ex.—La mort (sermon de Bossuet).—La conscience (dans la Légende des siècles de V. Hugo).

L'unité veut un commencement ou *début*, un milieu ou *corps du sujet*, une fin ou *conclusion*, pour former ainsi un tout complet. Le début doit être pris aux entrailles mêmes du sujet, soit en expliquant le sens du texte proposé comme devoir, soit en exposant des idées analogues du passé, les antécédents des person-

nages, leur caractère, le cadre où ils se meuvent, les causes des événements. . . . Il *introduit* la question, le plus souvent par un développement de l'affirmation implicite du texte, ou il donne les explications indispensables qui amènent la division du sujet, ou il indique très clairement, souvent par forme dubitative ou interrogative, la thèse qui sera soutenue, ainsi que les idées principales qui seront développées. Le milieu pose *trois* ou *quatre* idées principales autour desquelles toutes les autres se groupent, et qui formeront les trois ou quatre paragraphes de la composition. La conclusion exprime non la composition entière dans un abrégé fastidieux, mais le résultat final auquel on aboutit, c'est-à-dire la pensée la plus générale et la plus compréhensive. Il est habile de terminer par une courte citation, bien appropriée au sujet.

L'unité comprend encore la *subordination* des idées principales et particulières entre elles, la *distinction* des parties et leur *proportion*, tout cela constitue l'enchaînement des pensées en vue d'éclairer l'esprit, de le convaincre et de le persuader de l'idée dominante ou du fait principal. On trouvera plus loin des *exemples*.

II. La *gradation* (*progression du mouvement*) est la marche ininterrompue de l'idée mère vers le but à atteindre.

Vous l'obtiendrez de plusieurs manières : (a) par la mise en relief des *faits caractéristiques* et *significatifs*, en négligeant les autres.—Si vous voulez émouvoir sur le sort d'un mendiant, vous parlerez de ses haillons, de sa cécité, de ses souliers troués, de son jeûne forcé. . . .—(b) par la gradation *ascendante*, qui distribue les idées d'après leur importance croissante: relisez la fable des *Deux pigeons* (page 162).

*
**

Deux grands principes dominant et régissent la disposition des matériaux de toute œuvre littéraire sérieuse : l'unité et la gradation.

La raison en est que l'âme humaine, l'âme de l'écrivain qui compose, l'âme du lecteur ou de l'auditeur réclame invariablement ces deux lois ; de plus, les objets, ou, si l'on veut, les sujets que l'on traite imposent les mêmes exigences.

Prenez dix témoins, spectateurs de l'*incendie* de Hull-Ottawa; demandez-leur par écrit la narration descriptive de ce sinistre : tous feront le récit de l'événement, puisqu'ils ont tous vu le fléau exerçant sa race et accumulant les ruines.

Chacun imprimera à son récit un caractère personnel, qui viendra du choix des idées principales et secondaires, de leur ordonnance, de leur place, de leur enchaînement, de leur relief.

Mais tous devront,—pour faire œuvre durable,—rechercher l'unité et la *gradation*, en vue et en raison de la fin, du but, du dessein qu'ils poursuivent.

Tous devront faire un *début*, poser un *milieu*, amener et tirer une *conclusion*, sous peine de mériter la qualification de gribouilleurs. Libre à chacun, encore une fois, de faire choix des idées que contiendront ce début, ce milieu et cette fin, mais nul n'est autorisé à ne pas tenir compte des principes fondamentaux de l'ordre, du plan, du naturel, c'est-à-dire de l'unité résultant de la proportion, de la subordination, de la distinction des parties, c'est-à-dire de la *gradation*, ressortant des faits caractéristiques, significatifs, successifs dans leur importance croissante.

En conséquence, le plan d'un devoir, d'un article de journal ou de revue, d'une tragédie, d'un roman... sera conforme à cette ordonnance réfléchie, étudiée, à cette méthode ou loi fixe qui en guidera les pensées et en assurera la valeur logique et littéraire, il sera un et *progressif*.

Il n'existe donc aucune forme convenue, tracée d'avance, devenue invariable et obligatoire, aucun *moule*, aucun *patron* taillé de toutes pièces, suivant lesquels il faille concevoir un plan : à chacun le sien, qui doit se fonder sur les conditions que nous venons d'esquisser.

* * *

Les effets d'un bon plan sont la *vérité*, la *variété*, l'*intérêt*, la *vie*. Est-il besoin d'insister sur ces divers points ?

Un plan bien conçu est conforme à la nature de l'esprit humain, à la nature aussi des objets connus ou étudiés dans la composition. Donc il est *vrai*.

Un plan bien agencé, où l'on respecte les règles de la raison et les exigences de la structure naturelle, où l'idée dominante sert de tronc aux ramifications des idées générales et secondaires, ne saurait être que *varié*, *intéressant*, plein de *vie*.

Ce classement d'idées suivant une direction logique, mouvementée et progressive demande, à dire vrai, du tact, de l'expérience, du travail, une attention continue de l'esprit qui regarde toujours le but et la voie qui y conduit sans détours.

Ceux qui veulent arriver à l'habitude de tracer des plans se rapprochant le plus de l'idéal, auront soin d'étudier l'ordonnance et la *disposition des œuvres* de nos maîtres classiques.

Dans une tragédie de Corneille ou de Racine, dans une page de La Bruyère ou de Fénelon, dans un sermon de Bossuet, de Bourdaloue, de Lacordaire, de Monsabré, et plus aisément, dans une fable de La Fontaine, l'on s'appliquera à démêler les idées principales et à voir comment elles se succèdent, s'enchaînent, se développent : c'est le moyen infaillible de surprendre la marche du génie et les artifices du talent.

L'esprit acquiert ainsi les qualités d'ordre et de méthode, sans lesquelles il n'y a point d'art d'écrire et de composer des œuvres de mérite.

N. B.—Nous montrerons l'année prochaine (1901) comment on se forme le style par l'analyse et l'assimilation des auteurs classiques.



II.—PARTIE PRATIQUE.

A.—CLASSE DE TROISIÈME OU DE POÉSIE.

N° I.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

Une hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.
 Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçait aux matelots.

ANALYSE LITTÉRALE.

1 v.—«Une hirondelle.» Au retour des hirondelles : au printemps : —*Fig.* *Loc. prov.*: Une seule hir... ne fait pas le printemps : on ne peut conclure d'un seul exemple. —«voyages» dans ses courses en pays lointain. —*Fig.*: Le voyage : la vie ; —Le grand voyage : la mort. «Elle ne songe plus qu'à son grand voyage.» Sév. 144.

2 v.—«Quiconque... vu,» *beaucoup* appris, *beaucoup* vu, *beaucoup* retenu, trois mots répétés qui font ressortir l'expérience de dame hirondelle.

3 v.—«Peut... retenu,» *peut* et non *doit*, car bien des gens ne tirent guère de profit des leçons les plus instructives, et traversent la vie sans s'améliorer ni s'amender. —Ce vers et la moitié du précédent sont passés en proverbe.

4 v.—«Prévoyait» concevait d'avance ce qui devait arriver ; *p. ext.*: Prendre des mesures d'avance. «Un âge où l'on n'a ni *prévoyance* de l'avenir ni expérience du passé.» FÉN. *Tel.* 1. —«Sa ferme et *prévoyante* conduite.» Bo-s. *Le Tell.* —«orages» vent violent, pluie ou grêle, éclairs et tonnerre ; —ce qui trouble la sérénité d'une personne, d'un peuple, la tranquillité d'une âme : Les — d'une longue révolution,... des passions.

5 v.—«Devant que» *vicilli* : avant que. —«éclos» *au prop.*: s'ouvrir pour laisser sortir l'oiseau ; —*par anal.*: sortir du bouton (en parlant d'une fleur) ; —*fig.*: naître : Les grands génies que vit éclore le siècle de Louis XIV, — et ici.

6 v.—«Les annonçait» par ses cris, par son vol inquiet et précipité. — «matelots,» pourquoi à eux plutôt qu'aux laboureurs ? Parce que les orages sévissent plus violemment sur mer que sur terre.

Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème,
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
 " Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons ;
 Je vous plains ; car pour moi, dans ce péril extrême,
 Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
 Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
 De là naîtront engins à vous envelopper,
 Et lacets pour vous attraper,

7 v.—"Au temps que" c'est-à-dire pendant lequel ; *que* est complément circonstantiel ; ailleurs, La Fontaine emploie aussi la conjonction *où* : Du temps où... (VIII 1)—"la chanvre" ce mot était féminin dans l'ancien français, à cause de son origine ; aujourd'hui il est masculin.

8 v.—"Manant" *part. prés.* de *manoir* (*manere*, demeurer) infinitif pris substantiellement qui signifie le lieu de la demeure, tandis que "manant" désigne l'habitant d'une ville ou d'un village ; —autrefois ce mot signifiait l'homme qui vit dans la terre où il est né ; sens qu'il a ici. Enfin, *par ext.*, un manant a désigné un homme grossier et de même le mot *rustre*.

9 v.—"Ceci... pas" ce tour *néglatif* signifie : ceci me déplaît fort, tour *affirmatif* moins délicat et moins expressif —"oisillons" diminutif resté à la place de *oislet*.

10 v.—"Je vous plains," *vous* est opposé fortement à *moi* : "car pour moi" —"péril extrême" état où il y a quelque chose de fâcheux à appréhender : Braver, affronter, surmonter, craindre, fuir, éviter le péril... Exempt, affranchi du péril... Etre, se mettre en péril... Au péril de : en exposant.

11 v.—"Je saurai... coin" langage de la prudence ; les conseils de l'hirondelle paraissent désintéressés.

12 v.—"Voyez... chemine," vers très heureux qui peint le semeur et le met en mouvement sous les yeux. —Bossuet a dit non moins heureusement : Voyez dans quel sentier la vertu chemine (*R. d'Angl.*)

13 v.—"Un... loin," vers d'un emploi fréquent pour annoncer un événement certain et rapproché, pour donner, comme ici, un avertissement charitable.

14 v.—"Que... répand," périphrase qui désigne le grain. Rien de plus naturel : les gens expérimentés tiennent aux jeunes enfants un langage vague, général, indéfini qui leur laisse entendre mieux leur pensée et leur enseignement.

15 v.—"De là" de cela, de cette course, par cette raison ; —ne pas confondre avec *déjà* (prépos.) —"engins à" : *syn.* : pièges ; à marquant le but, la fin, suivi d'un infinitif sert à qualifier un subst. ou un adj. —"envelopper" prendre comme dans un filet. Dans ce sens, La Bruyère a dit : Envelopper un dupe.

16 v.—"Et... attrapper," développe l'idée du vers précédent et la rend plus saisissante.

Enfin mainte et mainte machine
 Qui causera dans la saison
 Votre mort ou votre prison ;
 Gare la cage ou le chaudron !
 C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
 Mangez ce grain, et croyez-moi."
 Les oiseaux se moquèrent d'elle :
 Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
 Quand la chènevière fut verte,
 L'hirondelle leur dit : " Arrachez brin à brin
 Ce qu'a produit ce maudit grain ;
 Ou soyez sûrs de votre perte.

17 v. — "Enfin... machine," insistance sur la même pensée, en termes généraux et indéterminés, pour frapper l'imagination des oisillons.

18 v. — "Dans la saison," circonstance de temps qui précise, mais d'une manière vague toujours, le moment du danger.

19 v. — "Votre... prison," vers charmant de vérité : la mort ou la captivité, deux maux que redoute tout être qui respire dans la nature.

20 v. — "Gare" impératif du verbe *gaver*, se *gaver*. Le subst. *gare* est un lieu d'abri et de dépôt. — "Cage ou chaudron" les deux instruments de châtiement qui attendent les imprudents : on est surpris de les rencontrer là pour peindre une idée déjà comprise.

21 v. — "C'est pourquoi" amène la conclusion du discours. — "Leur... hirondelle" paraît une cheville, inventée à plaisir pour le besoin de la rime.

22 v. — "Mangez... grain," voilà le conseil et la conclusion nette et claire. — "croyez-moi" ayez confiance dans les avis que je vous donne, moi à qui une longue expérience permet de prévoir jusqu'aux moindres dangers.

23 v. — "Se moquèrent," tourner en ridicule, se rire de. *Prov.*: La pelle qui se moque du fourgon : se dit quand une personne se rit d'une autre qui aurait autant de sujet de se moquer d'elle.

24 v. — "Ils... quoi" expression familière : de quoi manger. C'est la réponse des oiseaux, en style indirect, ce qui signifie ceci : "Ils lui dire qu'ils trouvaient..." Notez cette manière d'abrégé un dialogue, de conserver la grâce et la vivacité de la conversation, au moyen de l'ellipse (du verbe *dire*).

25 v. — "La chènevière" le terrain où le chanvre a été semé ; la graine du chanvre se nomme *chênevis*. — "verte" d'un vert tendre, comme la germination des graines à peine sortie de terre.

26 v. — "Brin" désigne, au *prop.*, un rejeton qui pousse droit d'une souche restée en terre, lorsque l'arbre a été coupé. *P. ext.*: tige menue, pousse grêle et allongée : ici. *P. anal.*: toute partie longue et tenue : Un brin de paille, de fil, de soie... *Fam.*: Un brin : un peu.

27 v. — "Ce... produit" locution générale, ici plus expressive que le mot concret : tigelle, pousse... — "maudit grain" traduit bien la crainte et la frayeur de la conseillère.

28 v. — "Ou... perte"; *sûrs* est dit, par exagération de ce qui produit ordi-

Prophète de malheur, babillarde, dit-on,
 Le bel emploi que tu nous donnes !
 Il nous faudrait mille personnes
 Pour éplucher tout ce canton."
 La chanvre étant tout à fait crue,
 L'hirondelle ajouta ; Ceci ne va pas bien ;
 Mauvaise graine est tôt venue.
 Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
 Dès que vous verrez que la terre
 Sera couverte, et qu'à leurs blés
 Les gens n'étant plus occupés
 Feront aux oisillons la guerre ;
 Quand reginglettes et réseaux

nairement son effet. —"perte" est syn. de disparition par la mort. *Fig.*: Perte de l'âme : La perte entière de nous-mêmes est une perte irréparable. *BOURD. Et. math.* 2.

29 v.—"Prophète" il faudrait à la rigueur : prophétesse : le mot est pris au fig. : celui, celle qui annonce ce qui doit arriver. —"Prophète de malheur" : celui qui ne prédit que des malheurs. —"babillarde" qui aime le babil, le bavardage futile, enfantin.

30 v.—"Emploi." occupation, fonction. Etre sans emploi ; —chef d'emploi. —Le vers est ironique et irrévérencieux.

32 v.—"Eplucher" nettoyer une chose, en ôter ce qu'il y a de gâté ou d'inutile : c'est le sens exact du mot. —Au fig. : Relever ce qu'il peut y avoir de défectueux dans une personne, une chose. —"Canton, partie d'un pays considérée comme distincte et séparée des autres.

33 v.—"Crue" p. pass. de *croître*, rarement employé, à cause de son paronyme *crue*, p. pass. fém. de croire, trois vers plus bas.

34 v.—"Sans se laisser rebuter, touchée de compassion pour les jeunes imprudents, l'hirondelle revient à la charge pour la troisième fois. —"Ceci... bien" blâme général et sentencieux, tour familier mais plein de sens et de bon sens.

35 v.—"Mauvaise... venue" : proverbe : ils abondent dans le recueil des fables. —"Mauvaise graine" : se dit des écoliers, des jeunes gens malins, et aussi, par mépris, des mauvaises personnes. —"C'est de la graine de niais" : cela ne peut tromper que les sots.

36 v.—"Crue en rien," ajouté foi en quoi que ce soit : Je vous crois *en cela*, sur votre parole...

38 v.—"Couverte," ensemencée (après la moisson et le labour). C'est un terme d'agriculture.

40 v.—"Feront... guerre," au fig. : *famil.* : chercher querelle à quelqu'un : Ne lui faites point la guerre sur tout ceci. *Sév. L.* 453 ; —faire la guerre à quelque chose : l'attaquer, la détruire : Elle fait... à ses beaux cheveux. *Sév. L.* 55. —Faire... au pain : en manger beaucoup.

41 v.—"Reginglettes" piège fait d'une branche flexible dont l'extrémité,

Attraperont petits oiseaux,
 Ne volez plus de place en place ;
 Demeurez au logis ou changez de climat :
 Imitiez le canard, la grue et la bécasse.
 Mais vous n'êtes pas en état
 De passer, comme moi, les déserts et les ondes,
 Ni d'aller chercher d'autres mondes.
 C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr :
 C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur."
 Les oisillons, las de l'entendre,
 Se mirent à jaser aussi confusément
 Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
 Ouvrait la bouche seulement.

replée de force, tient une planchette mobile sur laquelle on a répandu du grain ; l'oiseau en se posant sur la planchette la fait basculer, et la planchette *reginglant* (se redressant) fait jouer un ressort et retient l'oiseau prisonnier. — «réseaux» petits filets ou rets à mailles.

43 v. — «Ne... place» très joli vers qui fait image et une sorte d'harmonie imitative.

44 v. — «Demeurez... climat,» alternative difficile à suivre en pratique, et comment émigrer en compagnie de bons coursiers comme le canard (sauvage), la grue, la bécasse ?

45 v. — «Etre en état de» être dans une situation telle que l'on peut... : Son âme était en état de paraître devant Dieu. *Sév. L.* 204. — Etre hors d'état de : donner, ôter le pouvoir de. — En état : en bonne condition (*Fables*, IV 12).

46 et 47 v. — *La babillarde* amplifie à plaisir ; corrige son avis de tout à l'heure : changez de climat. La Fontaine a-t-il voulu poindre ce trait particulier aux donneurs de conseils, à savoir l'abondance des paroles dont ils ne calculent pas la portée entière ? On le croirait en lisant les *deux* vers qui suivent.

48 v. — «Qu'un... sûr» ; à quoi bon alors énumérer tout les autres avec complaisance ? N'était-il pas plus simple de dire tout de suite :

49 v. — «C'est de... mur.» Ces conseils excellents paraissent ennuyer les oisillons : le poète a tout calculé en les mettant ainsi dans la bouche de la conseillère.

50 v. — «Las de l'entendre» ; las, qui n'est plus en état de soutenir l'effort, le travail. — *Loc. prov.* : On va bien loin quand on est las : on va encore loin quand on croit ne pouvoir plus aller. — Etre las de la guerre, ou faire quelque chose de guerre lasse : être à bout de résistance.

51 v. — «Jaser» se dit des oiseaux, de la pie, du geai, du perroquet. — Au fig. : Babiller doucement et bavarder malignement.

52 v. — «Cassandre» fille de Priam, roi de Troie, qui avait reçu d'Apollon le don de prophétie, mais à la condition que ses prédictions ne seraient pas écoutées.

Il en prit aux uns comme aux autres :
 Maint oisillon se vit esclave retenu.
 Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.



N° II.

L'HIRONDELLE ET LES PETITS OISEAUX.

ANALYSE LITTÉRAIRE.

Tout le monde connaît la charmante hirondelle, son caractère sociable, son amour de la liberté, la voluptueuse aisance de son vol « décrivant au milieu des airs, dit Buffon, un dédale mobile et fugitif, dont les routes se croisent, s'entrelacent, se fuient, se rapprochent, se heurtent, se roulent, montent, descendent, se perdent, et reparaissent pour se croiser encore en mille manières. » Voilà le personnage que nous présente aujourd'hui La Fontaine. A dire vrai, on hésite à croire qu'un être si léger, si volage puisse être un sage conseiller. Les apparences trompent quelquefois, témoin, précisément, l'aventure que voici :

Une hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris.

Ce premier vers d'introduction rappelle déjà la grâce, la bonhomie du style de La Fontaine. « *En ses voyages,* » Dame hirondelle a la passion des voyages au long cours. Quand finit la belle saison dans nos climats, la frileuse s'en va vers des zones plus chaudes, pour nous revenir au printemps. De ces longues pérégrinations on peut croire que la gentille voyageuse recueille une foule de renseignements précieux, de notions pratiques, car, comme le dit finement le fabuliste,

Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.

54 v. — « Il en prit, » il en arriva aux uns comme aux autres, c'est-à-dire que les oisillons, comme les Troyens, passèrent le reste de leur vie dans la servitude.

56 v. — « Nous... nôtres, » morale de la fable exprimée en deux vers devenus proverbes : nous avons tous confiance en nos lumières et, sans écouter les conseils de l'expérience, nous ne croyons au danger qui nous menace, au malheur qui nous attend que quand il est venu. »

En tous cas, l'hirondelle sur laquelle La Fontaine appelle notre attention n'a pas voyagé par plaisir seulement, mais aussi et surtout dans un dessein d'utilité réelle, elle a voulu voir et savoir, et cette sagacité a merveilleusement développé chez elle ce sens divinatoire des choses de la vie qui s'appelle l'instinct.

Celle-ci prévoyait, etc.....

.....
..... aux matelots.

A ceux qu'étonnerait encore cette *minutieuse prévoyance* de l'hirondelle, les naturalistes diront qu'il n'y a là rien de surprenant. C'est, en effet, un phénomène partout observé qu'à l'approche de l'orage l'hirondelle abaisse son vol pour effleurer le sol ou la surface des eaux. La cause en est que cette oiseau exclusivement insectivore doit alors chercher sa nourriture dans les plus basses couches d'air où sont comme refoulés tous les insectes.

La Fontaine, qui a l'extrême bon goût, ici comme ailleurs, de ne point convertir la fable en leçon d'histoire naturelle, La Fontaine constate le phénomène sans se préoccuper d'en savoir les causes, et parce que ce phénomène est un indice précieux pour les gens qui voyagent sur mer, toute notre sympathie est dès lors assurée à la *prévoyante* hirondelle.

Ayant esquissé le portrait du personnage principal, le poète indique généralement l'*époque* et le *lieu* de l'*action*.

Il arriva.....

..... maints sillons.

Nous sommes à l'époque des semailles, en pleine campagne, aux abords d'une chènevière. Et brusquement, sans que rien nous y ait préparés, l'hirondelle entre en scène pour manifester son mécontentement :

« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons...

qui voltigent et gazouillent au second plan, insouciant du danger qui se prépare.

Je vous plains...

La même sollicitude dont l'hirondelle a fait preuve pour le salut des matelots se renouvelle ici en faveur des petits oiseaux, mais avec un empressement et un désintéressement tels que, vraiment, ce n'est plus seulement de la sympathie, mais de l'admiration que nous concevons pour cette héroïque conseillère. Le danger n'existe pas pour elle-même, car dit-elle,

pour moi, dans ce péril extrême,

Je saurai en quelque coin.

Mais vous, pauvres petits, si jeunes ! et si inexpérimentés ! Qu'allez-vous devenir ?

Voyez-vous chemine ?

L'allure des six vers qui précèdent, le ton un peu solennel de l'avertissement, la gravité de l'alexandrin, et surtout cette très pittoresque image "*d'une main qui par les airs chemine*," image qui semble vouloir nous donner l'illusion d'un fantôme malfaisant, tout cela fait pressentir la gravité du danger.

Pour impressionner davantage l'âme des petits étourdis auxquels elle s'adresse, l'hirondelle change de ton, fait voir le danger prochain,

Un jour..... loin,

énumère avec force et rapidité tous les *engins* à la gent ailée redoutables ;

De là.....
.....vous attraper.....

Remarquez l'énergique expression "*naitront*" rendue plus forte encore par le retranchement de l'article devant les terribles noms qui suivent. On n'accusera pas la conseillère de cacher le danger ; son langage est franc, sans détours :

Gare.....chaudron !

terrible alternative, qui ne peut être évitée qu'en suivant ce conseil ou plutôt cette injonction :

Mangez.....croyez-moi.

La croire, les petits écervelés n'en eurent garde ; ils lui rirent au nez, disant

Qu'ils.....de quoi

Tel est le premier Acte de ce drame pathétique. Comme matière d'entr'acte, chacun de nous ne pourrait-il pas faire réflexion sur lui-même et se demander s'il n'imité pas quelquefois les oisillons de la fable, quand des gens d'expérience, professeurs, institutrices ou autres, lui suggèrent un conseil.

On pourrait croire que dame hirondelle eût, elle aussi, pris son parti de la légèreté de ses jeunes voisins, et qu'elle les eût abandonnés à leur malheureux entêtement. Non, cependant ; son bon cœur s'y refuse ; elle pousse la sollicitude jusqu'au bout. A quelque temps de là,

Quand la.....verte,

voyant les petits oiseaux folâtrer aussi imprudemment qu'auparavant,

L'hirondelle.....

.....

.....perte.

On entrevoit, dans la forme impérieuse et brève de ce nouvel avertissement, le mouvement d'impatience que ne pouvait manquer d'éprouver la généreuse hirondelle. Certes, elle eût mérité mieux que ces injures et ces sarcasmes qu'on lui lance au visage :

Prophète.....

.....

.....ce canton.

Est-ce donc fini ? et ces jeunes cervelles sont-elles donc si entêtées qu'il n'y ait plus espoir de les arracher à leur funeste sort ? Malgré tout, elles sont encore plus à plaindre qu'à blâmer. Une troisième fois, mais suprême celle-ci, l'hirondelle revient à la charge, pleine d'inquiétude, plus insistante que jamais en raison de l'imminence du danger, " la chanvre étant tout à fait crue " ;

" Ceci ne va pas bien ;

.....

Dès que vous verrez.....

et que les gens

Feront.....

.....

.....oiseaux

Voilà clairement indiqués les engins meurtriers qu'avait fait soupçonner l'hirondelle dans son premier avertissement. Autant rapide est le rythme de ces vers octosyllabes, autant est certaine l'affreuse mort pour qui se laisse prendre par reginglettes et réseaux.

Ne volez.....

.....

.....la bécasse.

On le voit, les conseils de l'hirondelle sont d'un désintéressement admirable. Pour le salut de ces jeunes oiseaux, elle voudrait leur communiquer son amour des longs voyages à travers les déserts et les ondes ; ils pourraient ainsi échapper sûrement au péril qui les menace. Mais non ; leur nature les fixe au climat qui les a vus naître, ces pauvres oiseaux.

" C'est pourquoi.....

.....quelque mur,"

Le moyen est dur pour ces natures émancipées, assoiffées du grand air de la liberté ; mais il est nécessaire : " aux grands maux les grands remèdes." Le rythme du vers a changé, le ton s'est

élevé presque à l'emphase " passer les déserts et les ondes....chercher d'autres mondes," pour rendre plus saisissant le contraste du remède seul possible dans l'occurrence—" vous renfermer aux trous de quelque mur."

Mais voici la *catastrophe*, le dénouement final :

Les oisillons.....

seulement.

Franchement, nous ne nous attendions guère à cette poétique comparaison. On a dit du poète qu'il saisit puissamment les rapports les plus délicats, les plus ténus des choses. A ce compte l'âme de La Fontaine est sœur de l'âme d'Homère ou de Virgile, avec cette différence encore, toute à l'avantage du fabuliste, que celui-ci a tellement la claire vue de ces rapports des choses qu'il ne juge pas même opportun de prendre vis à vis de nous la précaution virgilienne de s'en excuser : "*Si parva licet componere magnis!*" Et voyez l'effet de cette géniale comparaison. Nous n'avions jusqu'alors accordé notre sympathie qu'à une vulgaire hirondelle, âme très noble, c'est vrai ; et nous nous étions apitoyés sur le malheur des jeunes et imprudents oiseaux. Le dernier coup de pinceau a grandi toute la scène, humanisé, pourrais-je dire, tous les personnages, de sorte que nous ne pensons plus à l'hirondelle, mais à Progné, cette autre fille d'illustres descendants ; et au lieu de pauvres oisillons, nous rêvons à une seconde Troie, aussi malheureuse que l'ancienne, pour n'avoir point voulu écouter les sages conseils d'une nouvelle Cassandre :

Il en prit aux uns comme aux autres.

Et, toujours avec sa fine et malicieuse bonhomie, La Fontaine nous décoche à tous ce trait moral :

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
 Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Brièveté de la vie.

N.B.—L'auteur des lignes qui suivent racontent comment, dans une heure de rêverie, Dieu lui donna le sentiment du néant de la vie, telle que la conçoivent la plupart des hommes. Il était encore au collège, et se représentait en imagination le brillant avenir que ses talents lui donnaient lieu d'espérer.

Je vis ainsi se dérouler jour par jour, année par année, dans le plus bel ensemble et les plus riches détails, une vie comblée de tous les biens dont l'homme peut jouir sur la terre. Et la vie avançait, toujours plus belle et plus remplie, à mesure que mes années se déroulaient et se comptaient.

Et, en effet, je comptais mes années. J'allais de la jeunesse à la virilité, et puis à la maturité, et ces années de la maturité s'accumulaient.

Tout à coup j'aperçois, avec une vive tristesse, qu'à l'âge où je me voyais parvenu, mon père dépassait de bien loin les limites ordinaires de la vie. Mon père mourait, et j'étais à son lit de mort.

Ma mère, mère presque adorée, survivait jusqu'à l'âge le plus avancé. Mais enfin elle aussi mourait. Abreuvé de douleur, je lui fermais les yeux, en essuyant mes larmes. Ma sœur et mes frères et mes amis, peu à peu, suivaient la voie commune et m'abandonnaient.

Mais voici qu'à son tour, la noble compagne de ma jeunesse, l'âme de ma vie, entrait dans son hiver, recueillait ses rayons et se préparait au départ. Lui devrais-je survivre aussi? Oui, elle aussi mourait. La voilà inerte, froide, morte sous mes yeux, et je vois sortir son cercueil!

Epouvanté et brisé d'angoisses, je serrais mes enfants dans mes bras. Ils étaient hommes depuis longtemps; j'étais moi-même fort avancé dans la vieillesse. Leur survivrais-je encore?... Hélas! ma vie est comme inépuisable! Je m'endurcis, et je me dessèche sans mourir. Comme le tronc rongé d'un vieil arbre, je dure par mon écorce; et je vois, en effet, mourir mes fils.

PLAN.—*Idée mère*: Brièveté de la vie.

Début: "Je vis... s'accumulaient." Progrès des années, au sein de la joie et des succès.

Milieu: "Tout à coup... ombre éternelle." 1° Désenchantement successif, causé par la disparition du père. "Tout à coup... mort"; —de la mère "Ma

Me voilà seul, sans branches ni rejetons, mais je végète encore un peu dans mes infirmités. Enfin, mon heure arrive et je suis sur mon lit de mort.

Oui, le moment viendra où je serai étendu sur un lit, je m'y débattrai pour ne pas mourir, et je mourrai !

En ce point de mon rêve éveillé, Dieu, qui voulait me faire traverser en une heure toute la vie et la mort, donnait à ma pensée la puissance créatrice. Je voyais inutilement toutes ces choses ; je les éprouvais toutes. Et tout était plus vif que la réalité. Il m'est impossible de dire avec quelle vérité je vis la mort. La mort me fut montrée, dévoilée, donnée. Je ne pense pas qu'à mon dernier moment je doive la voir et la sentir comme je l'ai goûtée à cette heure.

Tout est donc fini ! m'écriai-je. Tout est anéanti ! Père, mère, sœur, frères, amis, anéantis ! Bien aimée de mon âme, compagne de ma vie heureuse, anéantie ! Etres chéris, enfants issus de mon sang, anéantis ! Moi-même je disparaîs. Plus de soleil, plus de jour ! Plus de monde ! Plus d'hommes ! Plus rien, rien, rien !... J'ai passé un instant dans ma vie. Je vois encore mes années d'enfance ! Mon berceau, je le touche de mon lit de mort. Certes, il n'y a pas loin de la naissance à la mort la plus différée. C'est un seul jour, non ! c'est un rêve.

Voilà la vie ! Tous les hommes naissent et meurent ainsi, depuis le commencement du monde. Les générations se succèdent, passent en courant, et disparaissent.

Et je voyais, dans une lumière et sous des formes que rien n'effacera de ma mémoire, je voyais les innombrables multitudes, depuis le commencement des siècles, passer, passer comme des troupes qui vont à la boucherie sans le savoir.

Et puis je les voyais couler comme les eaux d'une rivière qui approche d'une cataracte et d'un abîme. Tous les flots y viennent à leur tour, ils tombent, mais pour rester sous terre et ne plus revoir le soleil.

Je voyais, dans ce fleuve, de petits flots surgir et jaillir un instant, et, pendant la durée d'un clin d'œil, refléter un rayon de

mère... m'abandonnaient, » de la *sœur*, des *frères*, des *amis* ; — de l'*épouse* que l'auteur s'est donnée en imagination. « Mais voici... cercueil ! » ; — des *enfants*, « Epouvanté... fils. » Désillusion amenée par la perspective de l'agonie et de la fin prochaine « Me voilà... mourrai ! »

2° Vivacité d'impression de ce rêve philosophique. « En ce point... heure. »

soleil, puis, se ternir et s'enfoncer. Ce flot, c'est moi, c'est ma vie. Ceux qui ont étincelé à côté, ce sont les êtres que j'ai aimés et pleurés : mais tous sont déjà sous terre et dans l'ombre éternelle.

A cette vue, j'étais immobile et comme cloué par l'étonnement et la terreur...

P. GRATRY.

N° IV.

LA PATRIE.

Le cher et doux pays, le coin de cette terre
Où nos yeux étonnés se sont ouverts au jour,
Où le front maternel, tout rayonnant d'amour,
Sur nous s'est incliné, pensif et tuteur,
Où pour premier ami nous eûmes notre père
A la main caressante et ferme tour à tour ;

Les champs où nous avons promené l'allégresse
De nos priutemps, le cœur exubérant d'espoir ;
Les seuils qui nous ont vus, silencieux, le soir
Ecouter un récit d'une antique prouesse,
En formulant tout bas la fervente promesse
D'imiter nos aïeux et de ne point déchoir ;

3° Coup d'œil d'ensemble pour imprimer la leçon plus vivement dans l'esprit. « Tout... rêve ! »

4° Généralisation du rêve dans son application pratique, rendue plus pittoresque par l'image du fleuve et des flots. « Voilà la vie... ombre éternelle. »

Conclusion, à peine esquissée, et qu'il est facile de prolonger à volonté « A cette vue... terreur, »

La poésie n'est pas astreinte aux mêmes exigences que la prose : l'inspiration est l'âme de son langage.

PLAN : *Idee mère* : La Patrie.

Début : On l'a jugé inutile dans une pièce de vers de peu d'étendue et sans enthousiasme.

Milieu : La patrie, c'est le *lieu natal*, où l'enfant sourit dès le berceau à sa mère et à son père : 6 vers.

La patrie, c'est le *champ* et le *toit* paternels, où l'on parle des aïeux et de leur antique prouesse : 6 vers.

La terre où les petits en fermant leurs paupières,
Des mêmes mots touchants invoquent l'Éternel ;
Où rêves, souvenirs, gloires, tombeaux, autel,
Sont un trésor commun aux palais, aux chaumières ;
Où l'affront, relevé par cent mille colères,
Rend plus étroit, plus fort le lien fraternel ;

Ce sol auguste et saint, cette terre bénie
Forme l'être idéal et pourtant bien vivant
Que du nord au midi, du couchant au levant,
L'on nomme de ce nom si doux : « Mère patrie ! »
Mère si noblement de nos mères chérie
Qu'elles sauraient nous voir mourir en la servant,

Cette mère, aimons-la comme on aime une mère,
Qu'elle soit dans l'opprobe ou marche au premier rang,
Fière de sa victoire ou grisant sur le flanc.
Aimons-la dix fois plus quand la coupe est amère,
Et, suivant la leçon du Sauveur au Calvaire,
Pour elle, s'il le faut, donnons tout notre sang !
— Oui, j'aime cette Mère, et France et Canada,
Aujourd'hui et demain, oui, mon cœur l'aimera !

M. A.

N° V.

PLAN.

LETTRE DE RACINE A BOILEAU AU SUJET D'*Esther*.

Mon cher Despréaux,

(Début). Vous m'avez toujours soutenu et encouragé en dépit des envieux. Aussi j'accomplis un devoir d'amitié et de reconnaissance, en venant vous entretenir de la pièce que j'achève en ce moment. Lorsque je vous communiquai, pour la première

La patrie, c'est l'étendue de pays où tout est commun : prière, souvenirs, gloires, tombeaux, batailles et défense des frontières : 6 vers.

La patrie, c'est l'être idéal, qui est sacré, auguste, vivant et que tous aiment : 6 vers.

Conclusion : La patrie, il faut l'aimer, heureuse ou malheureuse, il faut l'aimer à l'heure du péril et savoir mourir pour elle, surtout si cette patrie est la France et le Canada !

fois, le désir de M^{me} de Maintenon, concernant une tragédie capable d'être représentée par les demoiselles de Saint-Cyr, vous m'avez d'abord dissuadé de m'y prêter, sans une mûre réflexion préalable. Puis, le sujet connu (*Esther*), vous m'avez engagé vivement à le traiter. J'arrive au terme du labeur, et en ami je vais vous en soumettre la trame, c'est-à-dire le plan et quelques observations.

(Milieu). Voici d'abord le plan :

1. *Prologue* où l'on fait, par la bouche de la *Piété* l'éloge du roi, de M^{me} de Maintenon et de la famille royale.

2. *Acte I.*—Esther raconte à Elise le péril des Juifs que Mardochée lui apprend. — Prière de la reine et chant du chœur exprimant la crainte.

3. *Acte II.*—Aman révèle à Hydaspe sa haine contre les Juifs et en particulier contre Mardochée. — Assuérus songe à récompenser ce dernier qui l'a sauvé d'un complot. — Esther intervient auprès du roi. — Chant du chœur exprimant l'espérance.

4. *Acte III.*—Entretien d'Aman et de Zarès. — Scène du festin. — La reine dévoile tout à son époux et provoque le juste châtement d'Aman. Chant du chœur exaltant la puissance de Dieu.

Je crois devoir joindre à ce plan des observations complémentaires, que vous apprécierez comme il vous plaira.

(*Sur le but*).—Vous remarquerez, cher ami, que je n'ai pas prétendu donner une tragédie selon toutes les règles. Celle-ci n'a que *trois* actes ; elle est précédée d'un prologue, et la règle de l'unité de lieu n'y est pas scrupuleusement observée, bien que tout cependant se passe dans le palais d'Assuérus.

(*L'originalité*).—La grande innovation de cette tragédie, c'est d'abord le sujet *chrétien*, et ce sont surtout les *Chœurs*. Bien des fois j'avais pensé aux ressources que pouvait offrir à l'art dramatique l'élément lyrique. J'admirai les chœurs de Sophocle et d'Euripide, et je me demandais si, ayant imité le reste chez ces deux poètes grecs, il ne nous serait pas avantageux aussi de les introduire sur notre scène. J'ai choisi, pour les personnages du chœur, de jeunes Israélites, suivantes d'Esther. Leur péril étant commun avec celui de la reine et celui de tout le peuple captif, il n'a pas été difficile de les intéresser à l'action, si bien que supprimer les chœurs serait nuire à la progression du drame.

(*Les personnages*).—Les personnages que je mets en scène sont ceux mêmes mentionnés au *livre* d'Esther. La similitude du costume chez les Juifs pour les hommes et pour les femmes permettra aux jeunes filles de Saint-Cyr de tenir les rôles d'hommes.

(*Le style*).—Quant au style, vous vous apercevrez que si jamais j'ai cherché l'expression agréable et tendre que l'on m'a parfois trop reproché, c'est assurément ici qu'elle se fait sentir. Mon sujet m'inspirait. J'ai beaucoup lu et médité la Bible, surtout depuis mon éloignement du théâtre. J'ai été frappé de la majesté du récit, de la grâce des figures, de l'énergie de certains termes du lyrisme des cantiques et des psaumes, et j'ai tenté d'inoculer un peu de toutes ces beautés dans notre langue dramatique.

(*Les allusions de la pièce*).—Peut-être la malignité de quelques esprits s'essayera-t-elle à trouver des allusions dans cette œuvre modeste. Esther, élevée au trône subitement, ferait songer à la fortune de M^{me} de Maintenon : le fait est dans le texte sacré, où la disgrâce de Vasthi est consignée. Je n'ai donc cherché en rien le rapprochement. J'ai seulement voulu faire voir dans Esther la protectrice de Saint-Cyr, dans ses suivantes les jeunes filles de ce pensionnat et dans les éloges donnés à Assuérus j'ai songé au roi que nous servons tous deux.

(*Conclusion*). Vous jugerez mon œuvre, non seulement en censeur éclairé, mais aussi en ami véritable... Je suis depuis longtemps désabusé des succès du théâtre : J'estime que votre suffrage me sera une suffisante récompense...

(D'après S. VERRET.)

N. B.—Cette lettre n'est qu'esquissée sous forme de **plan**, pour indiquer les procédés de disposition dont nous avons parlé dans la **Partie théorique**. On devinera facilement que la forme de *lettre* n'est qu'un tour d'adresse pour fournir, d'une façon indirecte et intéressante, l'analyse de la pièce et son appréciation.



B.—CLASSE DE SECONDE OU DE BELLES-LETTRES.

N° 1.

Exercices raisonnés sur les genres de prose.

La critique.

1. On appelle **critique littéraire** l'art de juger les ouvrages de l'esprit, d'en discerner les qualités et les défauts.

Pour être valable la critique doit révéler chez son auteur, du côté de l'esprit, un grand fond de raison et de bon sens, du goût, de la délicatesse et de la pénétration ; du côté du cœur, l'impartialité, la haine du mal, l'amour du vrai, du beau et du bien, partout où on les rencontre.

2. Les **éléments** de la critique littéraire comprennent, pour chaque œuvre, l'analyse de ses origines et de son histoire, la description des idées et des faits dont elle se compose, l'étude du style et de la langue, la portée philosophique qui s'en dégage.

3. La critique embrasse les **divisions** suivantes : elle est **générale** ou **particulière**, selon qu'elle s'occupe des principes mêmes de la composition ou des règles propres à chaque genre, ou qu'elle examine les œuvres d'un écrivain pris à part ; — elle est **dogmatique**, quand elle juge d'après des principes et des règles considérés comme absolus ; — elle est **historique**, lorsqu'elle apprécie une œuvre plutôt d'après le temps, les mœurs, le milieu où elle s'est produite ; — elle est **impressionniste**, si elle juge selon l'effet produit dans l'esprit du lecteur ou du spectateur.

4. A un autre point de vue, la critique littéraire est dite **indirecte**, quand on la rencontre dans les ouvrages qui n'y touchent que d'une manière accessoire : Ex. Sévigné, Pascal, La Bruyère, Fénelon... ; — **directe**, si elle se donne la mission de juger et d'apprécier les œuvres des divers écrivains : Ex. Villemain, Saint-Marc Girardin, Sainte-Beuve, Nisard, Pontmartin, Brunetière, J. Lemaître, Doumic...

5. L'on ne saurait méconnaître l'utilité de ce genre de composition, quelle qu'en soit la forme, ou comme œuvre étendue et de longue haleine, ou comme exercice scolaire plus modeste.

Bornons-nous à cette esquisse rapide ; nous avons l'intention de revenir sur tous les genres de prose que nous avons indiqués si brièvement jusqu'ici.

—
PORTRAITS.
 —

Le riche et le pauvre.

GITON a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée. Il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit. Il déploie un ample mouchoir, et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin, et il éternue fort haut. Il dort le jour, il dort la nuit, et profondément ; il ronfle en compagnie ; il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux ; il s'arrête, et l'on s'arrête ; il continu de marcher, et l'on marche ; tous se règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi longtemps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite, et découvrir son front par fierté ou par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps : il se croit des talents et de l'esprit : il est riche.

PHÉDON a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort léger ; il est abstrait (préoccupé), rêveur, et il a, avec de l'esprit, l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événements qui lui sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal ; il croit peser à ceux à qui il parle ; il conte brièvement, mais froidement ; il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis il court, il vole

PLAN : *Idee dominante* : Le **riche** prend ses aises ; le **pauvre** est timide et réservé.

Comment La Bruyère expose-t-il ces deux idées morales et expérimentales. Au lieu de se servir d'un langage abstrait et philosophique, qui nous laisserait froids et indifférents, il a recours à son cliché ordinaire, la peinture, le portrait moral.

Début : Aspect physique " Giton...délibéré "—, Phédon...maigre."

Milieu : Conduite, ou *seul* ou *en société* : paroles et actions de l'un et de l'autre : " Giton parle...déploie...crache...dort...à table...en promenade...in-

pour leur rendre des petits services ; il est complaisant, flatteur, empressé ; il est mystérieux sur ses affaires, quelquefois menteur ; il est supertitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement ; il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent ; il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir ; il se met derrière celui qui parle ; recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde ; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place ; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point vu ; il se repli et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siège ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal : libre néanmoins avec ses amis sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu en faveur des ministres ; il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche dans son chapeau ; il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut ni compliment : il est pauvre.

terrompt... s'assied... — " Phédon dort peu... rêveur... parle et s'en tire mal... applaudit... court, vole... complaisant... mystérieux... scrupuleux, *timide*... marche les yeux baissés... écoute furtivement... passe sans être aperçu... s'assied à peine... se mouche dans son chapeau... crache sur soi... éternue à l'insu des autres..."

Conclusion : L'un a conscience de sa richesse " Il est riche " — L'autre sait qu' " il est pauvre. "

Ces deux portraits, opposés l'un à l'autre, se font mutuellement ressortir par le *contraste*. Le malin moraliste a réservé pour la fin le trait dominant, l'idée mère en guise de conclusion : on voit que sa place peut être ailleurs que dans le corps du sujet.

DANS UNE EGLISE DE VILLAGE.

Le fin clocher d'un bourg sur la côte normande,
 De loin semble petit devant la mer si grande.
 Il sert pourtant, debout dans le ciel sombre ou clair
 De signal aux marins en péril sur mer.
 Mais, ce matin, le flot bat doucement la plage.
 Allons par là. L'église est au bout du village,
 Et son ombre, au couchant, s'étend jusqu'au blé mûr.
 J'ai saisi la ruelle où, séchant contre un mur,
 Un filet suspendu répand son âpre arôme,
 Et j'ai vu, pardessus les épais toits de chaume,
 Grandir le clocher gris, bien d'aplomb sur sa tour,
 Et l'azur apparaître en ses trèfles à jour.
 Il me montrait le ciel, la mystique patrie,
 Et, de loin, il semblait me dire : " Viens et prie,"
 Le gothique clocher qu'obsèdent les corbeaux,
 J'ai suivi le sentier au milieu des tombeaux,
 Où les pavots épars jettent leur pourpre vive,
 Et, seul, dans la fraîcheur de la nef en ogive,
 M'étant agenouillé dans l'un des bancs de bois,
 J'ai fait avec respect le signe de la croix
 Et j'ai prié.

Mon Dieu que mon cœur est aride !
 Pourtant, vous le savez, je vous ai pris pour guide.
 Ardemment, tendrement, je redis le *Credo*.
 J'accepte votre joug, je veux votre fardeau.
 Votre nom est au fond de toutes mes pensées.
 Jésus, je joins mes mains devant vos mains percées ;
 Devant vos deux genoux douloureux et ployés,
 Je me prosterne et baise éperdument vos pieds,
 Et voyant dans vos chairs la blessure cruelle,
 Je voudrais que mon cœur fût palpitant comme elle !
 Mais qu'il est froid et sec ! Ai-je vraiment la foi ?

PLAN : *Idée mère* : Epanchement et réflexion d'un converti dans une église de campagne.

Début : Le poète se dirige vers l'église dont il a vu le clocher, et il y entre pour prier : " Le fin clocher... et j'ai prié."

Milieu : 1.) *Prière* du poète : actes de *foi* et d'*humilité* " Mon Dieu... la foi ?"

2) *Prière* : acte de *demande* : " Dieu de... êtes-vous là ?"

3) Aveux très humbles du converti : Ainsi... l'*ivraie*."

Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi !
 Rendez-moi, rendez-moi ma ferveur enfantine,
 Quand j'étais sûr, pendant ma prière latine,
 D'être écouté d'un Père et quand, après l' Ave,
 Je voyais—que de fois du moins l'ai-je rêvé !—
 La bonne sainte Vierge, en ses blancs et longs voiles,
 Inclinez vers mon front sa couronne d'étoiles !
 Vous connaissez, mon Dieu, ma bonne volonté.
 J'ai vaincu mon orgueil et mon impureté.
 Exaucez-moi, rendez ma prière meilleure,
 Et faites que mon cœur se fonde et que je pleure.
 Je veux croire ! Je crois ! ce doute est le dernier.
 O Jésus, donnez-moi la foi du Centenier.
 Afin que plus jamais, mon Dieu, je ne vous dise,
 Comme aujourd'hui, devant l'autel, dans votre église :
 " Seigneur, m'entendez-vous ? Seigneur, êtes-vous là ?"

Ainsi, pendant longtemps, ma plainte s'exhala.
 L'âme du vieux pécheur, sur le tard convertie,
 Est comme un sol couvert d'herbe folle et d'ortie ;
 En vain il la travaille, acharné laboureur,
 Il n'en peut extirper la semence d'erreur,
 Et sa foi, que pourtant, seule, il sait bonne et vraie,
 Est comme un blé d'avril étouffé par l'ivraie.

Pourtant cette humble église est un lieu doux au cœur ;
 Et, tout en admirant, sur les dalles du chœur,
 Le reflet diapré qui tombe des verrières,
 Je crois que ces vieux murs, saturés de prières,
 Vont me verser la foi des simples paysans
 Qui parlent au bon Dieu, là, depuis six cents ans,
 Et dont aucun n'a jamais connu mon angoisse,
 Devant ce Saint Martin, patron de la paroisse,
 A cheval et coupant du glaive son manteau,
 Des cœurs d'or et d'argent sont mis en *ex-voto*,
 Et voici l'if de fer où brûle encore un cierge
 Devant une rustique image de la Vierge
 Tenant sous son talon le serpent écrasé,
 Et montrant dans son sein un cœur martyrisé
 Que sept poignards aigus font saigner sous leurs pointes.
 Le long contact des fronts courbés et des mains jointes
 A fini par polir le dossier des vieux bancs.

4) *Reflexions* sur les vitraux, la lumière, les murs, le tableau de Saint Martin, les *ex-voto*, N. D. de pitié, les bancs usés, un voilier *ex-voto* ; " Pour-tant... profonde foi."

5) Souvenirs émus sur les ancêtres des paroissiens, sur leurs morts, sur les vivants, qui sont énumérés très ingénieusement et peints au milieu de leurs devoirs religieux : enterrements, Fête-Dieu, messe... "O foi... leur nid."

Tout là-haut avec ses vergues et ses haubans,
 —Don de pauvres marins sauvés de la tempête,—
 Un petit trois-mats pend au-dessus de ma tête.
 Tout enfin, dans l'église, évoque autour de moi
 La piété naïve et la profonde foi.

O foi du peuple, foi des humbles, je t'envie !
 Ils sont sûrs que la mort est l'éternelle vie,
 Et quand, près de ce grand portail à deux vantaux,
 Un cercueil de sapin est mis sur les tréteaux
 Et reçu par les chants des clercs en lourde chape,
 Ils pensent dans leur cœur que l'âme qui s'échappe,
 Pure, de ce bas monde et vole aux cieux ouverts,
 Va recevoir le prix des maux qu'elle a soufferts,
 Cette foi simple habite en ces voûtes sacrées ;
 Elles en sont, depuis six siècles, pénétrées.
 Dans cette vieille nef, tant de chrétiens pieux
 Et leurs pères, et les aïeux de leurs aïeux,
 Perdus dans un passé dont plus rien ne surnage,
 Ont tant prié, depuis le lointain moyen âge !
 Ici, leur âme a pris tant de fois son essor !
 Communion des Saints, je puise en ton trésor !

Je respire de la prière accumulée ;
 Elle verse son baume en mon âme troublée,
 Et mon cœur qu'à grands coups irrités je frappais,
 Se calme et se remplit d'espérance et de paix,
 Comme un golfe orageux soudain se tranquillise.
 Oui, bons paroissiens de cette pauvre église,
 Robustes gens de mer vêtus d'un tricot brun,
 Qui baissant votre front boucané par l'embrun,
 Portez, aux fêtes-Dieu, le dais à plumes blanches,
 Honnêtes marguilliers en blouse des dimanches,
 Sachant par cœur l'office et chantant les répons,
 Mamans avec un mioche ou deux près des jupons,
 Aïeules dont les doigts ridés par la misère
 Usent obstinément les grains durs d'un rosaire,
 Jeunes femmes levant aux cieux vos yeux songeurs,
 Gamins du cathéchisme et fillettes des Sœurs,
 Vous qui priez ici Jésus, pendant les messes,
 Pour devenir un jour dignes de ses promesses,
 Soyez bénis ! C'est grâce à vous que j'ai dompté
 Mon vieux reste d'orgueil et d'incrédulité.
 Vos ancêtres et vous avez mis dans ces pierres
 Un don surnaturel par vos saintes prières.
 Sous cette voûte, à tous les angles du granit,

Conclusion : Dernier acte de foi et d'amour du poète tout en pleurs :
 " J'entends... je crois ! "

Divins oiseaux de l'âme, elles ont fait leur nid.
 J'entends chanter en moi leur voix suave et pure ;
 Mon cœur s'émeut enfin, ma bouche les murmure,
 Et, tout en pleurs, tendant mes deux mains vers la croix,
 J'ose dire : " Mon Dieu, je vous aime et je crois !"

FRANÇOIS COPPÉE.



N^o IV.

LE GÉNÉRAL DE SONIS.

(Suite.)

II.—Le Guerrier.

La guerre franco-prussienne venait d'être déclarée, le 19 juillet 1870. Dès ce moment, de Sonis exprime à ses supérieurs hiérarchiques le vœu de quitter l'Algérie pour voler à la frontière française. Il y était devancé par son frère Théobald, et par ses *trois* fils aînés, qui avaient imploré sa bénédiction et qui étaient partis, bien que le plus jeune n'eût encore que seize ans.

—“ Il faut bien, disait-il à ce propos, que nous autres soldats nous donnions l'exemple du dévouement, et que nous livrions notre vie, plus que notre vie, celle de nos enfants.”

Les premiers revers des troupes françaises ne firent qu'aviver l'ardeur de ses désirs : ses instances devinrent plus pressantes, et on lui accorda enfin la périlleuse faveur qu'il sollicitait, en y ajoutant un honneur qu'il n'avait pas demandé : il fut nommé *général* de division, le 20 octobre, et attaché aux opérations de l'armée de la Loire.

En partant, il embrassa son épouse, fit un signe de croix sur le front de ses enfants et leur dit adieu :

—“ Vive la France, ajouta-t-il, je sais que je vais à la mort. Dieu me fera grâce, s'il le veut ; mais ce Dieu, je l'aurai tous les jours dans ma poitrine, et Dieu ne capitule jamais, jamais !” Si ce soutien d'une famille jeune et nombreuse, dont dix survivent sur douze, savait bien parler, il allait montrer qu'il savait encore mieux agir et souffrir.

Qui n'admirerait avec une émotion profonde les effets de la grâce dans l'âme rajeunie, rafraîchie de M. Coppée ? Fasse le ciel que sa foi nous lègue tout un recueil de poésies chrétiennes : elles nous consolent de tant d'élocutions malsaines et blasphématoires de V. Hugo, de Leconte de l'Isle, etc.

Malheureusement, à côté d'actes héroïques, l'on voyait alors, dans l'organisation et la direction générale de la défense, un trouble et une confusion qui devaient rendre le courage même inutile. Pendant qu'il allait rejoindre sa brigade, comme il passait à Tours, le général apprit qu'il était chargé d'une division. Puis, ayant à peine rejoint les troupes, un télégramme l'informait qu'il était nommé général en chef du 17^e corps d'armée. L'ambition s'en serait réjouie et glorifiée : l'humilité de Sonis s'en affecta :

— " Me charger d'un corps d'armée, dit-il, moi colonel d'hier ! quelle sottise ! "

Encore s'il avait pu compter sur ses soldats ! Mais ils étaient, pour la plupart, des soldats improvisés, à qui manquait l'esprit militaire.

L'on était au 1 décembre 1870. Le général Chanzy, commandant du 16^e corps voulait avoir un engagement avec les Allemands, aux environs de Patay. La nuit se passa en combinaisons stratégiques, pour utiliser contre un ennemi redoutable, les forces communes des 16^e et 17^e corps.

A deux heures du matin, M. de Sonis réveilla le colonel de Charette et les zouaves, logés auprès de lui. C'était le premier vendredi du mois, jour familier à la piété des fidèles, qui le consacrent à honorer particulièrement le Sacré-Cœur. Tous ces braves, qui allaient combattre héroïquement, et, pour la plupart, tomber le soir de ce 2 décembre sous la bannière ornée de cette divine image, se rendirent à l'église du village voisin, et, dans le silence morne et recueilli de la nuit froide, ils entendirent la messe, communièrent, côte à côte, comme ils devaient s'élancer à la charge.

Avant que le jour fut levé, on était en route pour Patay, le cœur tout entier à l'espérance. Les Allemands en ce moment rencontrèrent le 16^e corps du général Chanzy, et la bataille s'engagea à huit heures du matin. Vers deux heures de l'après-midi l'ennemi tenta de cerner les troupes de Chanzy. Mais de Sonis veillait à ce mouvement tournant.

— " Au moment même, où apparut une ligne étincelante de casques prussiens, les mitrailleuses ouvrirent le feu : nous attendîmes, écrit le capitaine de Luxer, que la cavalerie allemande fût plus rapprochée, à la distance de 1200 mètres : là, le commandant fit faire feu à volonté. La première salve porta en plein au milieu de la ligne ; sur un espace de 80 mètres, je vis le jour se faire,

comme si les cavaliers étaient entrés sous terre. Deux autres décharges les atteignirent encore et achevèrent de jeter le désordre parmi eux."

Ainsi le 17^e corps empêcha le 16^e d'être tourné : le mouvement des ennemis était arrêté, mais Loigny leur restait, Loigny où luttait 800 hommes, cantonnés dans le cimetière, comme s'ils y avaient choisi leur sépulture. Il fallait enlever ce village : qui l'aurait serait maître de la journée.

Il était 4 heures et demie ; la nuit allait venir. De Sonis tenta de lancer le régiment du 51^{ème} de marche, à l'assaut de Loigny : tout le régiment refusa d'avancer.

Aussitôt, le général s'élança au galop de son cheval sur sa réserve d'artillerie, vers les zouaves pontificaux, qu'il appelait son bataillon sacré :—" Chers amis, leur crie-t-il, il y a là-bas des lâches qui vont perdre l'armée... En avant ! Suivez-moi ! Montrons-leur ce que valent des hommes de cœur, et des chrétiens !"

Un cri d'honneur s'échappa de ces nobles poitrines : " Tous voulaient courir à la mort, disait de Sonis plus tard : je n'en pris que 800."

Le jour tombait rapidement. On déploya la bannière du Sacré-Cœur, qui flotta dans l'air, pour la première fois, parlant d'espérance et rappelant le ciel au bataillon qui allait à la mort, comme la croix qui accompagne un convoi funèbre au champ de l'éternel repos.

Cette poignée de héros s'élança vers Loigny avec entrain et assurance. Le colonel de Charette était à la droite du général ; le commandant de Troussures à sa gauche. Celui-ci s'était jeté à son cou en lui disant :

—" Mon général, que vous êtes bon de nous mener à pareille fête !"

—" Noble cœur ! ce devait être sa dernière parole."

En voyant cette héroïque phalange se précipiter ainsi à l'assaut du village, les fuyards s'arrêtèrent et la suivirent un moment. Mais dès que les balles ennemies eurent éclairci ses rangs, ils purent voir comment des braves qui n'ont plus l'espérance de vaincre, gardent encore le courage de mourir.

Ce fut un moment terrible.

—" Le jour touchait à sa fin, raconte un officier ; soudain une clameur immense s'élève, suivie d'une fusillade désespérée. Puis vint la charge à la baïonnette, dernier espoir du soldat français.

Haletants, nous entendions le bruit des pas sur le sol, les menaces, les chutes, et, dominant tout, le grondement incessant du canon. C'étaient les zouaves et leurs officiers qui mouraient pour la patrie."

Leur bravoure impétueuse triompha un moment. Ils délogèrent les Allemands de leurs positions, et leur Bannière sacrée flotta dans les rues de Loigny. Mais le général prussien s'aperçut enfin de leur petit nombre. Il engagea contre eux ses réserves, couvrit le village d'obus, qui y mirent le feu ; et l'incendie, plus fort que les boulets et les balles, força les zouaves à se replier avec leur étendard ensanglanté.

Ils étaient partis 800 ; une centaine étaient debout, les 700 autres gisaient à terre, et parmi eux 10 officiers sur quatorze, qui les commandaient, entre autres victimes le colonel de Charette.

— " Et de Sonis ? demanderez-vous. "

Il était tombé lui aussi, au milieu de cette troupe vaillante. Un coup de feu, tiré à bout portant, lui avait fracassé la cuisse.

— " Mon ami, dit-il à son officier d'ordonnance, prenez-moi dans vos bras : c'est fini pour aujourd'hui ! "

On sonna la retraite, et le général eut, au milieu de sa douleur, la joie d'entendre rouler derrière lui toute son artillerie : il n'avait pas perdu un canon. Mais de chaque côté, 8,000 morts ou blessés jonchaient la terre.

Alors commença, pour le général, une nuit d'affreuse agonie ; le récit en a été fait par lui-même.

Il était étendu dans la neige, appuyé sur la selle de son cheval, la jambe gauche brisée, perdant le sang en abondance. A quatre ou cinq pas en avant, un jeune zouave gisait, la tête relevée sur son coude.

L'armée prussienne ne tarda pas à passer sur ce champ de mort. Elle était en ordre parfait, et de Sonis ne put s'empêcher d'admirer sa discipline. En arrivant auprès des blessés et des morts les Allemands s'arrêtaient, et enlevaient toutes les armes, qui pouvaient avoir quelque valeur. L'un d'eux se précipita sur de Sonis, et, le tournant avec brutalité, déboucla son ceinturon, s'empara de son épée et de son pistolet.

D'autres compagnies passèrent, l'une après l'autre, ajoutant aux douleurs du blessé le spectacle de l'enivrement de leur victoire.

L'un des soldats allemands que sa place dans les rangs amenait en face du jeune zouave, couché non loin de Sonis, remua

du pied le malheureux, et lui broya la tête d'un coup de crosse. Plus tard on releva ce cadavre, c'était celui du jeune et vaillant commandant de Troussures !

Le général crut que le même sort l'attendait, et il remit son âme à Dieu. En effet, dans cette troupe marchant en ligne, il voyait arriver directement vers lui un autre soldat, qui devait lui passer sur le corps. Mais celui-là était le bon Samaritain. Il s'arrêta devant le blessé, lui prit la main et la serrant, avec une ineffable bonté, il lui dit : " Camarade !" Ce mot est presque le même dans les deux langues : en le prononçant dans la sienne, le vainqueur fut entendu du vaincu, et ces deux nobles âmes se comprirent dans l'échange de ce seul mot. Puis, le généreux adversaire se pencha sur le blessé, inclina vers lui sa gourde et versa quelques gouttes d'eau-de-vie dans sa bouche desséchée. Il prit ensuite sa tête avec précaution, la replaça soigneusement sur la selle qui lui servait d'oreiller, et étendit sur le général la couverture qui se trouvait à son côté dans la neige. De Sonis voulut lui exprimer sa reconnaissance, il l'essaya, mais en vain : ils n'entendaient point la langue l'un de l'autre. Et l'Allemand rejoignit à pas de course, sa compagnie, pendant que le Français lui montrait le ciel, pour signifier qu'il chargeait Dieu d'acquitter sa dette d'immense gratitude.

* Tous deux ne se sont jamais revus ici-bas. L'obligé a gardé toujours la mémoire du bienfait, mais le bienfaiteur est demeuré inconnu. Quel qu'il soit, noble ou artisan, c'était un grand cœur, et il devait être chrétien. Il est de ceux qui honorent le pays où ils naissent, la mère qui a bercé leur enfance, de ceux que l'on regrette d'avoir à combattre, et que l'on désirerait saluer du nom d'amis. Dans l'ombre discrète où son nom se dérobe, tous les cœurs français lui enverront un souhait, fait d'admiration et de sympathie.

Après le passage des troupes prussiennes, ceux qui survivaient, étendus sanglants sur le sol glacé, virent briller, dans le lointain, d'énormes lanternes rouges : c'étaient les médecins et les infirmiers allemands, qui étaient à la recherche des blessés.

Puis le silence se fit dans la plaine ; l'on n'entendit plus que le râle des agonisants ou la voix plaintive des moribonds, qui appelaient en vain la main secourable de la charité.

La nuit était descendue, froide et sombre. Tout à coup un immense incendie l'éclaira de rouges lueurs. Les Prussiens brû-

laient les villages environnants, et les blessés se trouvaient entourés par un grand cercle de feu.

Dans cette triste et longue nuit, le général de Sonis, ne pouvant plus combattre pour la France, s'offrit à Dieu, pour elle, comme une victime. Il pria sans cesse, et sa foi mit tant de baume à ses douleurs atroces que ces heures d'angoisse devinrent pour lui des heures de délices.

Vers le milieu de la nuit silencieuse, un jeune zouave se traîna languissamment sur la neige jusqu'à lui, et vint expirer, la tête appuyée sur son épaule, comme s'il cherchait auprès de lui, pour les affres de sa dernière agonie, une protection et un soulagement suprême. Le pauvre enfant pensait peut-être au malheureux père qui ne devait plus le revoir : on le reconnut plus tard, il s'appelait Fernand de Ferron, fils unique d'une illustre famille de Bretagne.

La neige tomba toute la nuit.—“ Vers cinq heures du matin, deux Prussiens, portant de grands manteaux, s'approchèrent de moi et me regardèrent. Mon sort était de nouveau entre leurs mains ; je me trompe : Dieu me gardait encore ! Me voyant les yeux ouverts, il ne me touchèrent point ; mais ils dépouillèrent le jeune zouave, mort à mes côtés, lui enlevant armes, ceinture, argent, montre et le reste.

“ A sept heures environ, j'entendis encore d'autres voix, qui me parurent des voix françaises. J'appelai de nouveau au secours ; mais elles s'éloignèrent, elles aussi, et je m'abandonnai à la volonté de Dieu.

“ Il était dix heures du matin, lorsque retentirent d'autres voix, mais celles-là très distinctement et tout près de moi. J'agitai mon bras droit, le seul qui fut libre ; je criai de toutes mes forces à plusieurs reprises. Enfin l'abbé Bâtard, aumônier des mobiles de la Mayenne, aperçut mon geste et vint de mon côté.”

Le général avait la cuisse gauche brisée en vingt-cinq morceaux, et le pied droit gelé. Il fut transporté au presbytère de Loigny, où l'amputation eut lieu sur le champ. Le chirurgien lui en laissa assez, selon sa demande, pour qu'il pût monter à cheval et servir la France.

* * *

Cependant sa famille était en proie à de mortelles alarmes. La nuit même du 2 au 3 décembre, sa sœur, carmélite au couvent de Coutances, en Normandie, était réveillée en sursaut. Elle crut sentir une main qui la pressait de se lever, et elle demanda : “ Qui

est là ?"—Personne n'ayant répondu, elle eut le pressentiment qu'un danger menaçait l'un des êtres qu'elle aimait. Elle le dit le lendemain à la Prieure, ajoutant :

—“ Certainement, un malheur a frappé quelqu'un des miens.”

A Castres, au foyer de la famille, l'émotion était plus grande encore. M^{me} de Sonis n'avait pas tardé à recevoir un télégramme du gouvernement qui lui annonçait la fatale nouvelle. La malheureuse épouse se mit en route aussitôt, à la recherche de l'infortuné blessé. C'était pour elle un voyage de 200 lieues, par un rude hiver, dans un pays sillonné de troupes en guerre, au milieu d'angoisses qui ne lui laisseraient pas un instant de repos. Elle traversa la ville de Chateaudun, à moitié brûlée, puis les plaines ravagées de la Beauce, des campagnes dévastées et montrant les résultats de la guerre dans toute leur horreur.

Enfin, après dix-neuf jours de mortelles alarmes, elle arriva à Loigny. Mais en touchant au terme, “ mon angoisse était si grande, dit-elle, que je n'osais demander si mon cher époux vivait encore... Il vivait ! Je le revis enfin, mais dans quel état, ô mon Dieu ! pâle, défait, mutilé !

—“ Pauvre enfant, me dit-il en me voyant, qu'êtes vous venue faire ici ?”

“ Souffrir avec lui, le consoler, le ramener à la vie, voilà quel était mon dessein. J'aurais traversé le feu, pour le rejoindre, si cela eut été nécessaire.”

Cette femme était digne d'un tel époux : elle passa trois mois, couchée par terre, dans une petite chambre pleine de sang, au milieu de bras et de jambes coupés. Le courageux mutilé frappait d'admiration tous ceux qui le voyaient : priant et communiant avec la piété d'un ange, souffrant avec la patience et l'énergie d'un martyr. C'est pour le salut de la France qu'il offrait à Dieu ses douleurs, comme dans la plaine, au sein de la nuit terrible, sur la neige que rougissait son sang.

Enfin l'armistice fut signé entre la Prusse et la France, et la famille se trouva réunie à Castres. C'était un instant de repos délicieux, malgré tout, sous un ciel rasséréné, après une horrible tempête.

Le guerrier avait accompli sa tâche, le chrétien ne finit la sienne qu'au tombeau.

(A Suivre.)

C.—Classe de Rhétorique.

N° 1.

I.—Sujets.

1. La maison paternelle.—2. La famille.—3. L'enfant.—4. La mère.—5. Le père.—6. L'adolescent.—7. Le jeune homme ou la jeunesse.—7. La jeune fille.—9. Les aïeux.—10. La parenté.—11. Le baptême.—12. La première communion.—13. L'âge mûr.—14. La vieillesse.—15. Le sacerdoce.—16.—L'enseignement.—17. La vie religieuse.—18. Misère et bonheur.—19. La mort au foyer.—20. La Sainte Famille de Nazareth.—21. Le nom de famille.—22. L'orphelin et l'orpheline.—23. L'enfant adopté. 24. Les fils prodigues.

Si l'on trouve qu'un seul sujet soit trop peu suggestif, l'on pourra en donner deux. Ex : Le père et la mère :—le sacerdoce et la vie religieuse, etc.

II.—La maison paternelle.

L'âme humaine vit de souvenirs, comme le corps, de pain, d'air et de lumière. Dans la mémoire s'emmagasinent les idées les impressions, les émotions, qui viennent s'y classer simultanément, le long des jours de l'existence. Le passé, en s'éloignant, ne les efface jamais totalement, le présent les raffraîchit sans cesse, l'avenir les perpétue ; la mort seule, en détachant l'âme du corps, comme le fruit de l'arbre, ouvre les yeux sur un inconnu nouveau, écho éternel de la vie disparue à l'horizon borné du temps.

Quelles que soient les vicissitudes qui agitent et traversent le passage de l'homme ici-bas, les souvenirs du foyer paternel surnagent toujours et reluisent d'un éclat ineffaçable, au matin, au midi, au soir de la carrière mortelle.

I

Remontant le cours de la vie, chaque homme se replace avec bonheur à l'aurore qui a lui sur son berceau, qui a illuminé ses premiers pas chancelants, son enfance épanouie, son adolescence parfumée.

Rapide dans son vol capricieux, l'imagination reproduit, en un vivant tableau, le *site* de la demeure paternelle, site qui se dresse en un centre d'une ville bruyante et populeuse, ou au sein des bosquets et de la verdure des campagnes. Façade sombre ou blanche, rougeâtre ou ternie par la main inexorable du temps, murs modestes ou élancés, en briques symétriques, en

pierres saillantes ou en planches badigeonnées, portes et fenêtres, perron ou seuil de plein pied, voisinage citadin ou alentours champêtres, tout revit, se ranime, palpète, à travers le temps et l'espace, tout reparaît visible, enveloppé d'une teinte mélancolique, chargé de réminiscences ; on revoit la maison, tantôt sous les rayons si doux de l'aube naissante, tantôt aux clartés du soleil levant ou baissant le soir à l'horizon lointain, très lointain, tantôt dans les ardeurs brûlantes de l'été, sous les pluies de l'automne, les frimas de l'hiver, les brises du printemps.

Voici la *rue* et les chars stridents qui grincent sur l'acier poli et luisant ; voilà la *route* poudreuse qui aboutit sous l'ombre de la verdure à la maison natale ; là, le hangar et l'enclos, la cour de bois du voisin ; ici le jardin et le verger, plantés d'arbres qui laissent tomber dans l'herbe touffue les pommes, les prunes, croustillant régal sous la dent de l'enfant, toujours aux aguets d'une conquête imprévue.

Les animaux domestiques, chat et chien, lapins et pigeons, vache laitière et cheval fringant, ressuscitent avec leurs noms et leurs sobriquets, au milieu d'incidents successifs, les uns charmants, les autres amers et douloureux.

Dans la pâle lumière et les lignes indécises d'un lointain rêveur se dessine le *voisinage* de la maison paternelle. Ce sont les amis d'enfance, s'abandonnant aux jeux qui se diversifient selon les saisons ; hier dans la neige et sur la glace, aujourd'hui jambes et pieds nus dans l'humide gazon et les mares d'eau ; le matin, frères qui s'embrassent et s'entendent comme des sénateurs en conseil, le soir ennemis déclarés, antagonistes qui se vouent une sorte de haine sans trêve. Dès lors paraît la physionomie morale, et le caractère prend son inclinaison ou subit sa déviation. L'apprentissage de la douleur, inauguré dans les langes mouillés de larmes, fait bientôt sentir sa pointe aiguë et cruelle ; aux joies innocentes, aux projets d'imiter le papa, aux combinaisons fantaisistes, aux ébats qui épanouissent l'âme se mêlent désormais les meurtrissures, les gros chagrins, les petites jalousies, les déceptions, les fâcheux accidents, et parfois les malheurs irréparables.

Par bonheur, l'insouciance enfance se débat et folâtre sous l'œil vigilant de l'Ange gardien et de la maman, ange visible et non moins tutélaire. L'un éloigne le péril et la mort, cent fois encourue aveuglément, l'autre essuie les larmes en trompant les espérances naïves et console sûrement par une caresse, un baiser, un mot du cœur...

La maison paternelle réveille tous ces souvenirs du dehors ; elle fait revivre mieux encore ceux du dedans.

II

Lecteur, l'on vous convie à franchir le seuil de votre demeure natale. Est-ce bien l'entrée et le couloir, est-ce bien l'escalier à gauche, à droite le salon et ses décors ? Reconnaissez-vous plus loin la salle à manger, la cuisine, et en haut les chambres ?

Encore enfant, vingt fois vous avez regardé les tableaux, appendus aux murs tapissés en bleu, en bronze, en fleurs et en arabesques symétriques ; vous avez sérieusement contemplé les images religieuses, vieux souvenirs traditionnels venant des ancêtres dont ils perpétuent la belle et sévère simplicité ; vous avez palpé les portraits de l'album ou de l'encadrure, tiré des sons discordants du piano, chevauché sur les chaises, déchiré les feuillets des livres, brisé les pièces de vaisselle. De près... et de loin vous avez perçu l'odeur des mets, prévenu les surprises culinaires de la main maternelle, découvert la place du sirop d'érable, savouré la *tire*, dérobé à la hâte un morceau de sucre ou quelques gâteaux succulents.

La maison paternelle, elle renaît dans la mémoire avec ses fêtes de famille, à Noël et à Pâques, au nouvel an et aux Rois, avec ses veillées où l'on conte le passé et ses merveilles, où l'on s'égaie aux honnêtes amusements, jusqu'au moment où la paupière appesantie de sommeil se ferme sur des rêves dorés.

Elle est là, dans vos souvenirs, cette vie intime dont le père est l'âme, la mère le cœur, présidant tous deux aux destinées des jeunes plantes qu'ils arrosent, técondent et font fructifier au prix de mille soucis et de mille sacrifices.

Le voilà devant vous, cet intérieur familial, témoin de tant d'épanchements cachés aux profanes, seuls connus des élus de ce sanctuaire sacré, témoin aussi de tant d'anxiétés et d'angoisses, d'épreuves et de déchirements, de larmes et de séparations. La maladie, les revers, les espérances brisées, les attentes frustrées, le deuil, rien n'a été épargné à ces cœurs unis en faisceau, vibrant ensemble comme les cordes d'une lyre, victimes des mêmes meurtrissures, saignant en commun par une plaie commune.

Vivez longtemps, fuyez votre sol natal, passez sur des plages lointaines ; soyez heureux ou infortuné, atteignez la gloire ou tombez dans l'opprobre et la honte, laissez blanchir vos cheveux jus-

qu'au soir d'une vieillesse avancée, soyez à l'agonie suprême, toujours et partout l'image de la demeure de votre enfance vous suivra et vous poursuivra, telle que les circonstances providentielles l'ont déroulée devant votre esprit et ciselés dans votre cœur.

* * *

Saluons tous, du point respectif où la vie nous arrête en ce moment, cet asile et ce berceau, cette Bethléem et cette Nazareth, où Dieu nous fit naître à la société et naître à l'Eglise, où il nous fit grandir pour le monde et grandir pour lui par l'éducation chrétienne, par la première communion, nous prédestinant non à la gloire humaine, mais à la gloire éternelle de la Jérusalem d'en haut : d'aucun cœur humain l'image sainte de la maison paternelle ne saurait jamais s'effacer. (1)

~~~~~

N° II.

—

LA FONTAINE.

—

II.—Le Poète. (Suite.)

Enfin voici l'âne, type de l'esclave ; c'est le personnage sacrifié ; c'est le pauvre de tous les temps, l'esclave de l'antiquité, le serf de la féodalité, le paysan de XVII<sup>e</sup> siècle, résigné encore, mais commençant à murmurer.

S'il faut une victime, on le choisit ; ses moindres peccadilles seront qualifiées de crime ; l'on criera : *haro sur le baudet !* On maudira « ce galeux, ce pelé, d'où vient tant de mal. »

Il a bien pu, le pauvre baudet, se faire parfois illusion sur son mérite ; il a essayé, comme le chien favori, de flatter son maître, il a été battu ; il s'est revêtu de la peau d'un lion, croyant être redoutable, mais un bout de sa longue oreille l'a signalé à Martin-Bâton ; ayant servi à la chasse, on le renvoie avec une amère plaisanterie.

Tous ces échecs lui ont aigri le caractère ; il est devenu insensible aux maux d'autrui, indifférent à tous les régimes, parce que dans chacun de ses maîtres il voit un ennemi :

---

(1) Nous avons traité le sujet d'une façon générale, conformément au titre : libre à chacun de peindre la sienne dans l'espèce.

Notre ennemi, c'est le maître,  
Je vous le dis en bon français.

Les socialistes avancés ou les anarchistes européens en ont fait leur mot d'ordre «*ni Dieu, ni maître !*» Ne serait-ce pas déjà l'enfer ?...

\* \* \*

Il serait facile de faire défiler d'autres acteurs sur la scène :  
Les *nobles*, dédaigneux et fiers, car, dit le poète,

...ils se mettent en tête  
que tout est né pour eux, quadrupèdes et gens.

Et même un jour le renard rencontre un buste de héros,

qui lui fit dire fort à propos  
« Belle tête, dit-il, mais de cervelle point ! »  
Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point !

Les *bourgeois*, tracassiers, bavards, importuns, poltrons ;  
Les *magistrats* qui, sous leur hermine fourrée, profitent des  
procès aux dépens des parties, sous l'image de l'huître qu'un tiers  
happe sous le nez des plaideurs ;

Les *pédants* qui, en temps inopportun, étalent leur science  
quand il faudrait voler au secours d'un enfant qui se noie :

« Eh ! mon ami, tire-le du danger ;  
Tu feras, après, ta harangue ! »

Voyez cet autre pédant, un astrologue, qui se laisse choir

« Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête !  
Tandis qu'à tes pieds à peine tu peux voir,  
Penses-tu lire au-dessus de ta tête ? »

Les *rats* et les *grenouilles* figurent le *peuple* étourdi et pré-  
somp tueux, les démocraties turbulentes, faciles à tromper, plus  
faciles à vaincre :

L'*ours*, c'est le *seigneur* rustre et lourd, où encore l'*ami mala-  
droit* : il voit une mouche sur le bout du nez du vieillard dont il  
est le compagnon : il la chasse, mais elle revient.

« Je t'attraperai bien, dit l'ours ; il empoigne  
Un pavé, le lance avec raideur,  
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche.  
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami.  
Mieux vaudrait un sage ennemi. »

La *fourmi*, c'est la *ménagère* active, parcimonieuse, prévoyante ;  
La *mouche* est le type des importants et des fats, qui font les  
empressés et ne réussissent guère.

Et *Jeannot lapin*, jouant parmi le serpolet et la rosée, les oreilles dressées, le regard vif, mais un peu niais, passant la patte sur sa moustache naissante, allant partout à l'étourdie, rappelle le jeune homme imprévoyant, prêt aux illusions et tombant dans le moindre piège.

Quelle splendide galerie de portraits, et nous en passons cependant : il importe de pénétrer les secrets du peintre et de l'artiste.

\* \*

### III.—L'artiste.

La Fontaine avait vécu les 25 premières années de sa vie au milieu des charmes du pays natal ; la seconde moitié de sa carrière s'écoula au sein de la société parisienne. Ces deux phases de son existence jettent un lumineux reflet sur son œuvre entière ; car il y a étroite corrélation entre la vie et les écrits de la plupart des hommes.

En conséquence, il est aisé de concevoir que La Fontaine connaît la nature, durant son séjour en Champagne : il lui emprunte ses couleurs, ses images, sa fraîcheur, son éclat, sa vie qu'il transporte dans ses fables, comme un artiste peintre sur une toile qui devient un chef-d'œuvre. On vient de voir en lui l'observateur à qui rien n'échappe dans la société, depuis le roi et sa cour de Versailles jusqu'au charlatan de carréfour, au chat domestique, au paysan de la Beauce ou de Normandie.

Ainsi l'artiste réunit *trois caractères* dont il nous faut dire un mot, je veux dire l'homme de *bon sens*, *d'imagination* et de *sensibilité*.

En parcourant le recueil de ses fables, avez-vous remarqué l'homme de tact et de jugement ? — Est-ce que les animaux ne forment pas une société organisée sur le modèle de la société humaine ? Ils se groupent en nations : la gent marcassine, la gent pigeonne, le peuple souris, et le reste ; — nations ordinairement régies par des rois, ce qui n'exclut point les démocraties, les aristocraties républicaines. Ces peuples divers se font entre eux des guerres souvent sanglantes, assiègent des villes, « Ratopolis, dit-il, était bloquée, » comme jadis Québec par les Iroquois, ils nomment aussi des députés, des prévôts, des ambassadeurs, des maires ; ils contractent des alliances, signent des traités de paix. Il existe entre eux des liens de parenté, d'amitié, de société ; ils sont jugés



par des magistrats, aidés d'avocats, qui ne manquent guère de plaideurs qui se disputent entre eux. Leurs usages sont conformes aux nôtres : les souris se promettent de rire à l'enterrement de Rodilard : ce qui veut dire que l'on ne pleure guère la mort d'un enne ni juré ; elles tiennent conseil, comme nous, organisent des assemblées et des meetings, comme à la veille des élections.

Quel talent d'observation dans la peinture de tels rapprochements, si vrais dans leur banale réalité !

\* \* \*

Une autre faculté fait l'artiste dans les ouvrages de l'esprit : l'*imagination* ! Elle transforme le poète, l'écrivain en peintre dont les tableaux sont fidèles, colorés, vivants. Les animaux de Buffon, dans son *Histoire naturelle*, semblent empaillés ; ceux du Bonhomme marchent, courent, parlent, agissent, vivent, meurent.

L'image est d'abord dans leurs *noms* et leurs *surnoms*, choisis à dessein et avec intention, comme Jeannot Lapin, Brifaut le chien, Ratapon le roi des chats, Robin mouton, Thibaut l'agnelet. Telle est même dans les *titres* : sire Loup, dame Baleine, maître Alibaron, compère ou capitaine Renard, demoiselle Belette, seigneur Ours, sultan Léopard, monsieur du Corbeau.

L'image reluit, éclate dans les vers, les tours, les qualificatifs.

Avez-vous jamais vu courir dans les rues ou aux abords du Parlement l'un de nos graves sénateurs ?—Non, direz-vous. La Fontaine non plus ! Aussi parlant de la tortue, il a recours à cette image : " La tortue qui va son train de sénateur." *Caracoler* se dit d'un cheval auquel on fait faire des demi-tours à droite, puis à gauche. Le poète nous peint l'hirondelle "caracolant dans les airs, frisant les eaux, attentive à happer sa proie. Voyez la *grenouille* " avec ses gros yeux et ses plongeons affarés " Ici, c'est demoiselle *Belette* au long corsage, au corps long et fluet, au nez pointu ; là, c'est le *héron* " sur ses longs pieds, au long bec emmanché d'un long cou. Avec quel naturel sont représentées les souris mettant le nez à l'air, montrant leur tête, puis rentrant dans leurs nids, puis ressortant faire quatre pas, enfin enhardies et rassurées entrant en campagne sérieusement ! Qui ne voit Raton et son cousin Bertrand tirer les marrons du feu ;—la *mouche* tourbillonner autour du coche, prendre place sur le nez du cocher :—l'*âne* qui s'en va à pas comptés, gravement, la tête penchée, sans songer à rien ;—ou encore *Perrette* . . . . sur sa tête

Ayant un pot au lait  
 Bien posé sur un coussinet.  
 Légère et court vêtue, allant à grands pas,  
 Ayant mis ce jour là, cotillon simple et souliers plats...

Est-il besoin d'analyser ?—Non assurément : nous voyons tous de nos deux yeux Perrette, sa démarche, son accoutrement, de la tête où se trouvent le coussinet et le pot *précieux* jusqu'aux souliers plats : puis, le poète artiste nous fait entrer dans la pensée de son héroïne, dans ses calculs, ses espérances, son babil intarissable, ses illusions si douces et si belles, son exaltation croissante, quand soudain sa fortune s'évanouit pour laisser place à l'appréhension d'être battue en retour. N'est-ce point l'image dans les détails de la fable et dans l'ensemble de la charmante composition ?

\* \* \*

Mais pour animer le discours et le dialogue, l'imagination ne va pas seule : une *sensibilité* vive, mobile, s'émeut sur le sort des personnages et sur leurs passions diverses ; car le Bonhomme a su inoculer des passions dans l'âme des acteurs de son œuvre dramatique. Aussi tous les sentiments humains se retrouvent-ils dans ses fables avec l'accent qui leur est propre.

La sensibilité profonde, exquise, nuancée, se répand à chaque page de son œuvre.—Tantôt il redit les joies de l'*amitié*, soit dans la fable *les Deux amis*, puis *les Deux pigeons*, ainsi que celle du Corbeau, de la Gazelle, de la Tortue et du Rat.

Tantôt il chante les charmes et les agréments de la *solitude* :

Solitude où je sens une douceur secrète.  
 Lieux que j'aimais toujours, ne pourrai-je jamais,  
 Loïn du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?

Tantôt il pleure sur les souffrances des Animaux malades de la peste :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :  
 On n'en voyaient point d'occupés  
 A chercher le soutien d'une mourante vie ;  
 Nul mets n'excitait leur envie  
 Ni loups ni renards n'épiaient  
 La douce et l'innocente proie :  
 Les tourterelles se fuyaient ;  
 Plus d'amour, partant plus de joie.

Tour à tour, le poète est verbeux et hâbleur avec les charlatans maîtres d'éloquence, avec les léopards, les singes, les loups exerçant la chirurgie ;

—abondant, précis, avec les plaideurs, qu'il s'agisse d'une hûître, d'un terrier ou d'un rayon de miel ;

—sensé, naïf, jovial avec les bonnes gens du peuple; rieur et goguenard avec sire Grégoire, le savetier ;

—plein d'une bienveillance hautaine avec le chêne plaignant le roseau, ou avec l'éléphant devant le singe ;

—avec le paysan du Danube, il ira jusqu'à la grandeur sobre et mâle de la vraie éloquence.

\* \*

Heureux poète ! dont l'âme est comme le miroir expressif de toutes les nuances de la vie, comme une harpe éolienne à l'unisson de tous les sentiments !

“ La Fontaine, dit Nisard, est le lait de nos premières années à l'école, le pain de l'âge mûr, le dernier mets substantiel du vieillard . . . lettré.”

“ Le Bonhomme, a dit Lamennais, nous montre l'homme sous toutes ses faces, avec ses vices et ses vertus, ses touchantes sympathies, ses ridicules et ses instincts de bonté douce et compatissante.”

Jamais, grâce à Dieu, ni les poésies d'un V. Hugo ou d'un Leconte de Lisle, où l'or des plus riches idées est tout cousu d'ineptes blasphèmes, ne sauraient remplacer, dans le goût et l'âme du peuple, les charmes de cette poésie élégante, naturelle, sans apprêt.

Bien qu'il faille avouer que La Fontaine ne soit point un poète, de la race des Corneille, des Racine, des Hugo, il est et il sera le conteur sans égal, l'écrivain hors de pair, le charmeur par excellence, l'enchanteur inimitable.

La preuve, c'est qu'il vit toujours, universellement connu, cité, aimé, c'est qu'il vivra tant qu'il y aura une France et des Français, tant qu'il y aura un Canada et des Canadiens-Français.

## CORNEILLE ET RACINE.

CORNEILLE ne peut être égalé dans les endroits où il excelle; il a pour lors un caractère original et inimitable; mais il est inégal. Ses premières comédies sont sèches, languissantes, et ne laissent pas espérer qu'il dût ensuite aller si loin; comme ses dernières font qu'on, s'étonne qu'il ait pu tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pièces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un style de déclamateur qui arrête l'action et la fait languir; des négligences dans les vers et dans l'expression, qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a en lui de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avait sublime, auquel il a été redevable de certains vers, les plus heureux qu'on ait jamais lus ailleurs, de la conduite de son théâtre, qu'il a quelquefois hasardée contre les règles des anciens, et enfin de ses dénouements; car il ne s'est pas toujours assujéti au goût des Grecs et à leur grande simplicité, il a aimé au contraire, à charger la scène d'événements dont il est presque toujours sorti avec succès: admirable surtout par l'extrême variété et le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poèmes qu'il a composés. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, et

Ce **parellèle** se divise en quatre parties:

I. **Corneille**: 1° "ne peut être égalé".—2° Il est inégal. Dans ses premières et dernières pièces, dans ses meilleures par les fautes contre les mœurs ou les caractères, contre le style, contre les vers et l'expression.—3° Il est éminent par l'esprit, par la conduite de son théâtre, par ses dénouements;—admirable enfin par l'extrême variété des sujets.

II. **Racine**: 1° Il est égal, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont régulières, dans la nature, soit pour la versification, qui est correcte, élégante, harmonieuse.—3° Il est exact imitateur des anciens, dont il suit la simplicité de l'action.—3° Il est grand et merveilleux.—4° Il est touchant et pathétique.

III. **Ressemblances**: 1° Tendresse dans le *Cid*, *Horace*, *Polyculte*.—Grandeur dans *Mithridate*, *Porus*, *Burrhus*.—2° Terreur et pitié chez les deux poètes.

IV. **Différences**: Chez Corneille, la raison; chez Racine, la passion;—le premier engendre l'admiration, la conviction, la grandeur morale; le second, le sentiment, l'émotion, le naturel.

Conclusion: On sent assez que La Bruyère est partisan de Racine, mais il rend pleine justice à son rival.

qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant, ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces* ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus ?

Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes : Oreste dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phèdre*, du même auteur, comme l'*Edipe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaison, et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci les peint tels qu'ils sont. Il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remue, touche, pénètre. Ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus impérieux dans la raison est manié par le premier ; et par l'autre, ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion. Ce sont, dans celui-là, des maximes, des règles, des préceptes ; et, dans celui-ci du goût et des sentiments. L'on est plus occupé aux pièces de Corneille ; l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine. Corneille est plus moral ; Racine, plus naturel. Il semble que l'un imite *Sophocle*, et que l'autre doit plus à *Euripide*.



**La Tempête en mer.**

J'avais passé deux nuits à me promener sur le tillac, au glissement des ondes dans les ténèbres, au bourdonnement du vent dans les cordages, et sous les sauts de la mer qui couvrait et découvrait le pont : c'était tout autour de moi une émeute de vagues. Fatigué des chocs et des heurts, à l'entrée de la troisième nuit, je m'allais coucher. La tempête était horrible. Mon hamac craquait et blutait aux coups du flot qui, crevant sur le navire, en disloquait la carcasse. Bientôt j'entends courir d'un bout du pont à l'autre et tomber des paquets de cordages : j'éprouve le mouvement que l'on ressent lorsqu'un vaisseau vire de bord. Le couvercle de l'échelle de l'entrepont s'ouvre ; une voix effrayée appelle le capitaine ; cette voix, au milieu de la nuit et de la tempête, avait quelque chose de formidable. Je prête l'oreille, il me semble ouïr des marins discutant sur le gisement d'une terre. Je me jette à bas de mon lit ; une vague enfonce le château de poupe, inonde la chambre du capitaine, renverse et roule pêle-mêle tables, lits, coffres, meubles et armes ; je gagne le tillac à demi noyé.

En mettant la tête à l'entrepôt, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord ; mais, n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. À la lueur de la lune écornée, qui émergeait des nuages pour s'y replonger aussitôt, on découvrait, sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursoufflait ses flots comme des monts, dans le canal où nous nous trouvions engouffrés ; tantôt ils s'épanouissaient en écumes et en étincelles ; tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus ; l'instant d'après, on distinguait le détalier des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lame lointaine. De la concavité du bâtiment sortaient des bruits qui faisaient battre le cœur des plus intrépides matelots. La proue du navire touchait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux ; et, au gouvernail, des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant, comme à l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant

qu'un certain murmure sourd pareil à celui d'un vase qui se remplit...

Un essai restait à tenter : la sonde ne marquait plus que quatre brasses sur un banc de sable que traversait le chenal ; il était possible que la lame nous fit franchir le banc et nous portât dans une eau profonde : mais qui oserait saisir le gouvernail et se charger du salut commun ? Un faux coup de barre, nous étions perdus... Un matelot de New-York s'empare de la place désertée du pilote. Il me semble encore le voir, en chemise, en pantalon de toile, les pieds nus, les cheveux épars et diluviés, tenant le timon dans ses fortes serres, tandis que, la tête tournée, il regardait à la poupe l'onde qui devait nous sauver ou nous perdre. Voici venir cette lame, embrassant la largeur de la passe, roulant haut sur elle-même, ainsi qu'une mer envahissant les flots d'une autre mer : de grands oiseaux blancs, au vol calme, la précèdent comme des oiseaux de la mort. Le navire touchait et talonnait. Il se fit un silence profond ; tous les visages blémirent. La houle arrive : au moment où elle nous attaque, le matelot donne le coup de barre ; le vaisseau, près de tomber sur le flanc, présente l'arrière, et la lame, qui paraît nous engoutir, nous soulève. On jette la sonde ; elle rapporte vingt-sept brasses. Un hurrah monte jusqu'au ciel. (CHATEAUBRIAND, *Mémoires.*)

---

## N° V.

### La maison de l'habitant d'autrefois.

En quelque endroit du Canada que l'on soit, la demeure de l'habitant appartenant à la classe moyenne ne diffère guère d'aspect.

C'est toujours la même maison basse en bois, blanchie à la chaux, aux volets verts ou rouges, au toit recouvert de minces lattes appelées bardeaux. Le rez-de-chaussé se compose d'un seul et vaste appartement carré, servant à la fois de chambre à coucher, de cuisine, de salle de réception. Aux murs, quelques images d'Épinal, grossièrement enluminées, et représentant le Sauveur en croix, la Vierge Marie et les Saints. Au centre un énorme poêle, vieux meuble, entouré de monceaux de bois de chauffage ; puis à

côté, près d'une fenêtre, une grande table de bois brut. Dans un coin, le lit de famille, d'une hauteur telle que l'on ne s'y peut coucher qu'en exécutant de véritables sauts d'acrobate. Tout près, des couchettes, des berceaux pour les petits, habituellement nombreux chez le cultivateur canadien, quelques familles s'élevant jusqu'à 15, 18, et quelquefois 20 enfants. Dans un autre coin, des rayons peints de couleurs vives, pour la vaisselle et les ustensiles de cuisine. Aux poutres enfumées du plafond, un vieux fusil à pierre, avec la corne à poudre et le moule à balles. C'est là le vieux fusil français, héritage précieux que l'on tient des ancêtres, dont on ne se dessaisirait pas pour une fortune, et qui rendit jadis plus d'un service signalé dans les excursions de chasse aussi bien que dans les escarmouches avec l'Anglais et l'Indien. N'allons pas oublier le rouet de l'aïeule, et, chez les plus aisés, le métier à tisser les vêtements du ménage. Des escabeaux, quelques chaises cannelées, deux ou trois berceuses, et un grand coffre servant à la fois de siège d'honneur et de garde-robe complètent ce mobilier rustique.

Telle est la demeure de l'habitant canadien, qui reproduit aux rives du Saint-Laurent celle du paysan français.

S. CLAPIN : *La France transatlantique.*

